

Martial Raysse : « Montsalvache » 1984 photo Jean Dubout.	Robert Combas : « Des milliers de bêtesses... » 1984 photo Jacques Hoepffner.	Jean Hélion : « Faits d'hier et d'aujourd'hui » 1983 photo Jean Dubout.
Miquel Barceló : « Ahab » 1984 photo Jacques Hoepffner.	Enzo Cucchi : « Grande uomo delle marche » 1980 photo André Morain.	David Dalle : « The crying Bear » 1984 photo Georges Poncet.
Gérard Garouste : « La barque et le pêcheur » 1984.	Jean Le Gac : « Le délassement d'un peintre parisien (avec des murs et voleurs) » 1984 photo André Morain.	Jan Voss sans titre 1984 photo Philippe Guérin.

Légendes des photos des pages 14 et 15.

d'un thème à double polarité : « Présentation/Représentation ». Thème qui trouve son origine à la fois dans la mouvance des formes picturales contemporaines traversées d'innombrables images, dans la métamorphose des objets et dans la jubilation de la sculpture à occuper l'espace en se préoccupant du vide. Dans une période où l'art a choisi le polymorphisme contre l'unité stylistique, le métissage des genres contre la rigueur formelle, il était tentant de jouer la carte des oppositions esthétiques, de susciter des rencontres entre artistes séparés habituellement par les barrières rigides des générations, d'improviser librement autour d'une histoire plus atmosphérique que théorique. C'est ce que fit la commission qui n'hésita pas, dans un même mouvement d'adhésion collective, inviter Matta et Beuys, Michaux et Cucchi, Rosenquist et Mario Merz. A l'arrivée vingt pour cent des artistes se révélèrent être français. Et ce score tranche avec les habitudes des manifestations internationales similaires où la signature française a tendance à être étrangement boudée.

La Grande Halle avec ses 21 000 m², ses 242 m de longueur et ses 19 m de hauteur, favorise le choix d'œuvres aux dimensions extravagantes. Baselitz est ainsi représenté par un ensemble de peintures se répartissant sur une hauteur de 9 m, Immendorf par la fameuse porte de Brandebourg, sculpture en bronze de 8 m de long, Fabro par une sculpture-installation demandant une scénographie de drapés voyageurs, Buren par une pyramide inversée utilisant une surface de 650 m² de tissus rayés, Ruckriem par trois blocs de granit de 4 m de haut installés sous le péristyle, Sandro Chia par des sculptures atteignant 8 m de haut et Jan Voss par une peinture de 8 m de long. La qualité de l'architecture métallique, toute en lignes épurées, a permis de concevoir des itinéraires souples ou, au contraire, des cloisonnements nécessaires à l'observation des œuvres. La Biennale a

pu, ainsi, faire venir jusqu'à Paris une toute récente machine mobile de Tinguely dont les mouvements complexes sont accompagnés de projections lumineuses ayant pour thème les « Vingt-quatre heures du Mans ». Cette pièce ultra-sophistiquée, résultat d'une commande passée à l'artiste par Recherches, art et industrie de la Régie Renault, est présentée dans une pièce sombre construite spécialement à ses dimensions.

En regard des nombreux projets, capables de bousculer par leur goût du gigantisme et leur aptitude à l'invention, l'ordre des cimaises, il fallut imaginer une topographie ingénierie, prévoir des réponses techniques multiples. La charge en a été confiée à l'architecte Jean Nouvel, assisté de Michel Seban. Désirant accentuer les proportions gigantesques de la grande nef, Jean Nouvel eut l'idée d'en faire une vaste avenue, bordée par des cimaises atteignant 6 m de hauteur, destinées à recevoir des œuvres de grandes dimensions et nécessitant des châssis-croisés audacieux entre les genres, les orientations formelles et fictionnelles. Gilbert et Georges, Rosenquist, Blaïs, Tapiès, Golub, Di Rosa, Cucchi autant de noms qui, rassemblés, militent en faveur d'une lecture éclatée, favorisant les énigmes, la multiplicité des expériences visuelles au détriment des vastes synthèses. Cette avenue, percée de larges ouvertures latérales, permet à tout moment des déplacements de point de vue. Passer de l'observation de la grande fresque épique « Burundun » de Matta qui, avec ses 19 m de long, réalise une réflexion émotionnelle sur les dictatures, leurs formes d'oppression et leur brutalité élémentaire, à la vision d'une construction en briques de Schütte évoquant sur un mode utopique une architecture absurde, non utilisable, saisir d'un même coup d'œil une série de toiles particulièrement convulsives d'Erro réalisées sur le thème des récents affrontements internationaux (guerre du pétrole, guerre des Malouines...) et un bizarre assemblage

de livres, style bibliothèque-impossible, de Julian Opie. Autant d'expériences mentales qui loin de tout égaliser, en permettant, par exemple, de penser les formes et les techniques comme des variantes toutes également séduisantes, soulignent la multitude hétéroclite des territoires d'artistes, leur fatale nécessité.

Sans pour autant abolir la politique des clans, clé de voûte de l'édifice artistique contemporain, la Nouvelle Biennale de Paris en bouscule du moins les effets. Ne se contentant pas de présenter des formes d'expression éclairées par les réverbères de l'actualité, elle a tenté le pari de donner de l'exercice aux idées qui régissent les styles comme les engagements formels. Choisir de montrer les derniers travaux que réalisa Henri Michaux, petits formats dominés par une vision hirsute offrant à l'invisible son existence concrète, en même temps que les images maniéristes de Le Brun qui optent pour des allégories raffinées ou que les toiles ultra-toniques d'Arroyo œuvrant, sous couvert d'un thème souple : « les espagnolades », dans les voies de l'ironie et de l'extravagance métamorphique, est probablement une méthode pour réveiller la perplexité et prendre au sérieux l'étonnement.

On pourra reprocher à cette Nouvelle Biennale d'avoir peu joué la carte des découvertes, d'avoir préféré les valeurs sûres à la vitalité des sauts dans l'inconnu. Pour authentifier son acte de naissance, en faisant oublier au passage ce qu'elle fut dans le passé sous le label de Biennale des Jeunes, il lui fallait radicaliser ses transformations. C'est ce qu'elle fit, en choisissant de répondre au scepticisme de bon ton qui accompagne toute entreprise nouvelle par un geste d'affirmation pouvant contribuer, entre autres conséquences, à redonner à Paris une place non négligeable dans le concert des grandes capitales.

A. T.

Légendes des photos de la page 17.

J.-M. Alberola : « Suzanne et les vieillards : la pré- tention des tapis volants », 1984 photo Georges Poncet.	Patrice Giorda : « Les terrasses n°3 : Les linges » 1984 photo Georges Poncet.
Jiri-G. Dokoupil : « Notre-Dame » « Partenaire D » 1983 photo Catherine Grout.	Bertrand Lavier : « Walt Disney Production 1947-1984 » photo Adam Rzepka.
Markus Lüpertz : « Bonnet de fou » 1977-1978 photo André Morain.	Gerhard Richter : « Schädel » 1983 photo Adam Rzepka.

CINEMA

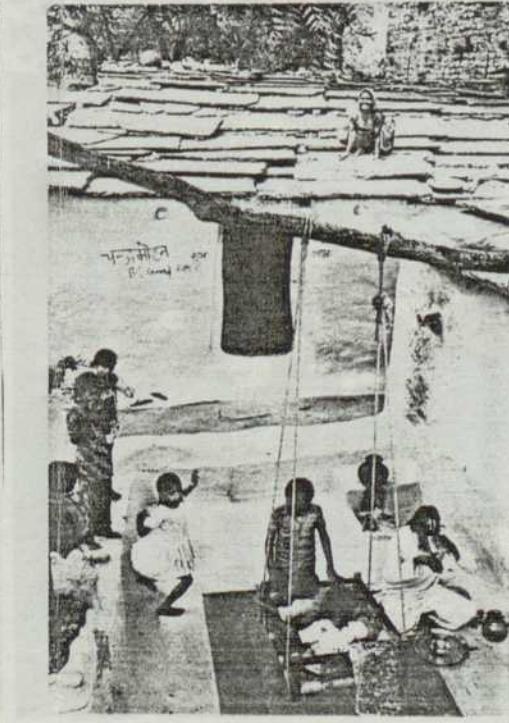
Une nouvelle Collection de livres-films

Trois mois après la publication des films de Marguerite Duras dans sa collection d'éditions vidéographiques critiques, le ministère des Relations extérieures inaugure une nouvelle collection de livres-films, intitulée « Regards croisés », avec un volume consacré à un village indien du Madhya Pradesh : Piparsod.

Au départ, un échange culturel : permettre à deux cinéastes, un Indien, un Français, de porter leur regard sur le même objet, dans les mêmes conditions de temps et de technique. L'Indien et le Français devaient représenter deux situations extrêmes par rapport à cette même réalité. D'une part, l'extrême distance, l'étranger réduit à son seul regard qui se pose à la surface des choses, décrit des apparences pour la première fois découvertes, sans préparation, sans connaissance de la langue, la caméra devenant l'instrument même de cette découverte. De l'autre côté, la familiarité, intimentement mêlée à cette réalité. « Piparsod » rassemble dans un même objet trois supports : l'imprimé, la photographie, la vidéo qui combinent leurs éclairages spécifiques. L'écrit est constitué d'une étude de Jean-Luc Chambard, les photographies en noir et blanc sont réalisées par Marie-Laure de Decker, le film est de Raymond Depardon (une vidéocassette VHS de 90 mn comprenant trois films de R. Depardon, S.A. Mirza, J.-L. Chambard, un ouvrage imprimé de quatre-vingt pages illustrées, plus trois tirages photographiques couleurs de Marie-Laure de Decker : société Philippe Dussart).

A. V.

Marie-Laure de Decker : Piparsod.



Body Double

Après Scarface, un remake torride aux accents coppolesques, Brian De Palma revient à sa vision propre du monde hitchcockien. Oscillant entre le regard impassible et tendu de la caméra de « Fenêtre sur cour » (ah, l'œil ce témoin qui peut hurler !) et la divine grâce de l'accomplissement mortuaire d'un « Vertigo », « Body Double » renoue dans sa perfection formelle et les énigmatiques plans-séquences avec l'univers qui a rendu célèbre Palma : le subtil mélange entre sexe, angoisse, fantastique et virtuosité technique. Une complaisance pourtant, toute relative, nous fait craindre l'effet pour l'effet, s'il n'y avait cette magie qui caractérise par exemple le double point de vue du meurtre à la fenêtre dans « Sisters ». La complexité du récit, toujours chère à l'auteur, et ici plus claire que dans « Blow out », malgré ses invraisemblances. Une nouveauté pourtant : l'humour. De Palma s'autoparodie (séquence de la chignole vraiment irrésistible), rare exemple d'un metteur en scène, qui maîtrisant si fortement son sujet, peut en faire ressortir les dessous comiques (un film de Brian De Palma, avec Craig Wasson, Gregg Henry, Mélanie Griffith ; maquillages : Tom Burnam ; musique : Pino Donaggio).

B.D.

Les troisièmes « Rencontres Art et Cinéma »

Quimper célèbre cette année au mois de mars la Grande-Bretagne et met à l'honneur Peter Greenaway, en tant que plasticien (ses dessins et ses toiles seront exposés), documentaliste (films sur Philip Glass ou John Cage) et réalisateur de fictions aussi acides que personnelles (« The Falls », « Windows », « Meurtres dans un jardin anglais »). Cette manifestation présente également en avant-première (sur vingt-cinq écrans TV) la vidéo de Tom Phillips et Peter Greenaway sur l'« Enfer de Dante » (produite par Channel Four), qui sera « retravaillée en direct » par les réalisateurs. Les rencontres rendront par ailleurs hommage au grand décorateur Ken Adam (« Goldfinger », « Barry Lyndon ») qui exposera ses dessins et maquettes pour la première fois et mettront en compétition huit films anglais inédits de ces deux dernières années (avec comme prix une aide à la distribution).

Rémi Lemonier

Les griffes de la nuit

Il serait dommage de définir le film comme une banale histoire de rêves s'introduisant dans la réalité. En effet, Wes Craven nous offre un moment d'étrange et d'horreur où le réel s'identifie à la terreur nocturne la plus forte. Le scénario nous plonge dans le cauchemar éveillé de jeunes gens qui, éprouvant les mêmes songes, se trouvent être les protagonistes de leur meurtre. Craven renoue ici avec les films qui l'ont rendu célèbre (« La dernière maison sur la gauche », « La colline a des yeux ») sans tomber dans l'excès sordide de ses précédents



Amanda Wyss dans les « Griffes de la nuit ».

héros. Quelques scènes particulièrement horribles (le geyser humain, la baignoire sans fond) sont filmées avec une rigueur digne des grands maîtres du suspens. La bande son de Charles Bernstein sans jamais atteindre des sommets, reflète bien l'angoisse et la terreur générales (avec Ronée Blakley, Heather Langenkamp, John Saxon et Robert Englund, effets spéciaux mécaniques de Jim Doyle).

Berndt Deprez

The River

Sur un scénario reprenant en partie celui de « Country », Mark Rydell (The Rose) nous propose un film lyrique et poignant sur les problèmes d'une famille de fermier (difficultés des rapports entre fermes et coopératives, obligations de réinsertions pour pouvoir survivre), le tout lié aux crues d'une rivière qui vient détruire et en même temps consolider les espoirs et l'obstination d'un monde rural. La fin, que l'on peut assimiler à un happy end, n'en perd néanmoins pas sa force puisqu'elle laisse le champ ouvert à une autre finalité : la tenacité. L'interprétation de Mel Gibson et de Sissy Spacek est remarquable et le tout admirablement mis en musique par John Williams (un film de Mark Rydell avec Mel Gibson, Sissy Spacek, Scott Glenn, musique de John Williams, distribué par CIC).

B. D.



Sissy Spacek et Mel Gibson.